

James Baldwin, Elise Vigier, Kevin Keiss : « Harlem Quartet » memories

Un duo de choc, Elise Vigier et Kevin Keiss, des acteurs et des musiciens en osmose, ont adapté pour la scène le roman de James Baldwin publié en français sous le titre « Harlem Quartet ». Un spectacle créé il y a deux ans. Il se souvient de tout. Comme Baldwin. Le temps joue pour eux. Et ils jouent avec. Bonus : Keiss et Vigier signent aujourd'hui un « Baldwin/Avedon, entretiens imaginaires ».

On a beau aller au théâtre tous les soirs, il arrive que de beaux spectacles vous passent entre les doigts lors de leur création. C'est ainsi que j'avais raté *Harlem Quartet* lors de sa création à la Maison des arts de Créteil il y a deux ans, l'adaptation d'un roman de James Baldwin (paru sous le titre *Just above my head* en 1978). Une adaptation co-signée Kevin Keiss et Elise Vigier, qui signe seule la mise en scène. J'ai vu le spectacle à Dijon (dans le cadre du festival Théâtre en mai) lors de la dernière représentation pour cette saison (une nouvelle tournée suivra la saison prochaine).

« Mon âme regarde en arrière »

Un éblouissement. Un voyage au temps chaviré comme l'est ce roman au long cours (570 pages dans sa traduction française par Christiane Besse chez Stock), un grand roman nourri de mémoire, de sensualité, d'amour et d'amitié. J'assiste à un spectacle ayant atteint la plénitude de son rythme, de ses mouvements (parfait enchaînement des scènes avec un jeu simple et efficace de panneaux, scénographie Yves Bernard), belle alliance des mots et des musiques (présence précieuse sur scène des deux musiciens, Manu Léonard et Marc Sens, et compositions de Saul Williams). Une assurance, une souplesse que le spectacle n'avait sans doute pas lors des toutes premières représentations.

Il faudrait toujours pouvoir parler d'un spectacle non après la première, mais après la dernière, dans la mémoire de sa disparition. Plus qu'un compte rendu, écrire une lettre d'adieu, ce qui conviendrait à merveille à la tendre nostalgie qui court tout au long de *Harlem Quartet*. Dès la première scène et tout au long du roman, la mémoire est au travail comme l'est la mienne en écrivant ces lignes plusieurs semaines après avoir vu le spectacle.

« Mon âme regarde en arrière et se demande comment j'ai surmonté », écrit Baldwin en commençant *Le Prix à payer* (essai traduit dans le recueil *Retour dans l'œil du cyclope*, Bourgois, 2015), reprenant les paroles d'un gospel « My soul looks back and wonders how I got over ». Et Baldwin poursuit : « Mais je ne pensais pas que ce serait aussi difficile de me remémorer, en détails, mes débuts. » La mémoire est un baume et une douleur ; se souvenir d'un spectacle qui vous a ébloui, c'est aussi en avoir le chagrin. Baldwin dans *Harlem Quartet* : « Le climat de certains jours, l'odeur d'un moment, l'instant où vous tournez, disons, au coin d'une rue dont vous ne vous souvenez pas et que, néanmoins, vous n'oublierez jamais, ou bien la vue d'une silhouette sautant de l'autobus en marche, ou celle d'un garçon et une fille main dans la main ou, parfois, d'un petit enfant qui sourit, le visage levé vers les nuages, ou bien encore un arbre, ou du ciel, ou d'un caillou, des choses peuvent vous faire souffrir comme si aucun temps ne s'était écoulé depuis la première fois que vous avez vu l'amour, la première fois que l'amour vous vit. »

« Putain de sang »

Dites sur une scène, ces lignes si bien balancées, si agréables dans le repli et la joie de la lecture solitaire, perdraient leur force dans une salle de spectacles. Et c'est l'une des très grandes forces de

l'adaptation cosignée par Kevin Keiss et Elise Vigier que de ne pas être tombée dans le piège d'une adaptation-découpage mais d'avoir cherché une approche proprement scénique d'une belle infidélité. Tout en respectant le mouvement des différents temps non chronologiques du roman – l'année s'affiche sur un écran au début de chaque scène ou partie – et tout en cernant au plus près les parties orales, voire en les renforçant.

Ces lignes citées plus haut ne sont pas dites, mais elles sont, en quelque sorte, vues, à travers les différentes séquences filmées lors du voyage de l'équipe à Harlem pour préparer ce spectacle in situ. Le point d'équilibre du roman et du spectacle, c'est le personnage du narrateur Hall qui se présente à nous, non de face mais presque de dos. Face à son passé. En ce jour de 1973 à New York, Hall voit, littéralement, oui, il voit ce qu'on vient de lui apprendre au téléphone : la mort de son petit frère Arthur dans les toilettes pour hommes au sous-sol d'un pub londonien. « Ce putain de sang a d'abord jailli par ses narines/ Ça a fait trembler les veines de son cou/ Et puis le torrent écarlate a explosé par sa bouche/ Il a atteint ses yeux et l'a aveuglé/ Et Arthur est tombé tombé tombé tombé », dit-il comme parlant à son ombre, dans une langue plus musclée, plus rythmée, plus orale que celle proposée par la traductrice du roman. Le ton est donné. Il ne faiblira pas d'un iota jusqu'au bout. On savait Elise Vigier bonne metteuse en scène, ce spectacle la hausse et la propulse bien plus haut.

J'en veux pour preuve deux scènes casse-gueule au théâtre et dont elle fait, en complicité avec les acteurs, des sommets de délicatesse : la première nuit que passent ensemble Hall et Julia (enfant, elle fut une chanteuse de Gospel dans les églises évangélistes, elle est devenue mannequin ; il a trente ans et revient de la guerre de Corée) et celle où Arthur et Crunch deviennent amants. On pourrait en dire autant du récit que fait Arthur de sa rencontre qu'il fait très jeune avec un homme qui l'entraîne dans un coin et lui suce la bite qui gonfle comme elle n'a encore jamais gonflé, et de la façon dont est traité l'inceste que perpétue quasiment chaque jour le père de Julia à l'encontre de sa gamine. Tout cela à travers l'histoire d'un groupe de gospel, « Les trompettes de Sion », réunissant quatre copains – Arthur, Crunch, Red et Peanut – qui ira se produire dans le sud avant de se dissoudre quelques années plus tard ; tout cela à travers deux familles auxquelles la plupart appartient ; tout cela à travers la guerre de Corée, la drogue et leurs séquelles ; tout cela à travers le récit de Hall marié, père de deux enfants et ne vivant plus à Harlem. Et, au fil du temps, les séparations, les retrouvailles, les cheveux qui tombent, les croyances qui s'effilochent. Enfin, sous-jacente, la même antienne baldwinienne et ses variations : les Noirs, c'est de quelle couleur ?

On passe des années 70 aux années 50 avant de remonter le temps et de revenir en arrière, etc. Les acteurs gardent leur rôle, changent au mieux de costumes, ce sont leurs corps d'aujourd'hui qui se souviennent de ceux d'hier. Ces acteurs, il faut tous les nommer (regrettons, une fois de plus, que le programme livre leurs noms en bloc sans détailler qui joue quoi) : Ludmilla Dabo, William Edimo, Jean-Christophe Folly, Nicolas Giret-Famin, Makita Samba, Nanténé Traoré. Sans eux, sans la personnalité de chacun, le spectacle n'aurait pas atteint une si belle justesse collective. L'un après l'autre, ils nous conduisent à l'endroit secret de chacun. Et, comme l'écrit Baldwin, « Quelle putain de chambre de résonance ! ».

Elise Vigier et Kevin Keiss persistent en signant un *Baldwin/Avedon : entretiens imaginaires*, entre l'écrivain et le photographe, création ce soir et demain à la Comédie de Caen, avec Marcial di Fonzo Bo et Jean-Christophe Folly.

Chaque vendredi, le service Culture du « Monde » propose aux lecteurs de « La Matinale » un choix d'événements pour le week-end.

En cette fin de semaine, pourquoi ne pas (re)découvrir James Baldwin à Ivry-sur-Seine ; fêter les 35 printemps de La Villette ; soutenir les migrants avec le collectif Xclus à Paris et célébrer la parole avec le festival Circuit court dans le Val-de-Marne ; lutter contre le racisme et l'antisémitisme avec le Grand Festival au Palais de la porte Dorée, et plein d'autres choses encore...

THÉÂTRE. « Harlem Quartet », Baldwin en chair et en âme, à Ivry-sur-Seine



Quel bonheur de (re)découvrir James Baldwin, et de voir le chef-d'œuvre de l'écrivain noir américain, *Harlem Quartet*, porté au théâtre par la metteuse en scène Elise Vigier, en un spectacle gorgé de vie et d'âme, qui rend justice à la partition originelle. Baldwin raconte le Harlem des années 1950-1960, l'Amérique encore ségrégationniste, rongée par la haine raciale et la violence sociale, avec un souffle puissant, quasi biblique, son écriture qui « *laboure la vie à plein corps* », et un amour immense pour ses personnages. Personnages qui sont ici formidablement incarnés par un ensemble d'acteurs noirs, dans ce spectacle qui offre en contrepoint les très belles images tournées par Elise Vigier dans le Harlem d'aujourd'hui. Et bien sûr il y a la musique, qui joue un rôle fondamental dans cette histoire. Le poète et slammeur américain Saul Williams a composé cette partition où se mêlent musique originale, bribes de sons d'archive et chants traditionnels de la communauté noire américaine, qui prennent aux tripes. **Fabienne Darge**

« [Harlem Quartet](#) », vendredi 23 mars à 20 heures, samedi 24 à 18 heures, dimanche 25 à 16 heures. La Fabrique-Théâtre des quartiers d'Ivry, 1, place Pierre-Gosnat, Ivry-sur-Seine. Tél. : 01-43-90-11-11.

Théâtre : « Harlem Quartet », gorgé de vie et d'âme

L'adaptation du roman de James Baldwin sert les thèmes sensibles de l'écrivain américain.



Jeanne-Vallès / Théâtre National de Bretagne

Il fallait être gonflé(e) pour adapter au théâtre *Harlem Quartet*, le chef-d'œuvre de l'écrivain noir américain James Baldwin. La metteuse en scène Elise Vigier l'a fait, et bien lui en a pris : elle signe un spectacle très réussi, et bienvenu en ces temps où les questions raciales sont - ultrasensibles. Après avoir été créé à la Maison des arts de Créteil, le 9 novembre, *Harlem Quartet* a été présenté à Bruz, près de Rennes, dans le cadre du Festival du Théâtre national de Bretagne, et se pose un soir, le jeudi 23 novembre, à l'Avant-Seine de Colombes, avant d'entamer une tournée qui mériterait d'être plus importante.

C'est d'abord un bonheur de retrouver ou de découvrir la voix de Baldwin, son souffle puissant, quasi biblique, son écriture organique, qui « *laboure la vie à plein corps* », son amour immense pour ses personnages. Les voici : apparaît d'abord Hall, le narrateur de toute cette histoire. On est en 1973, et Arthur, le frère de Hall, petit chanteur de gospel devenu empereur de la soul, vient de mourir, à 39 ans, dans les toilettes d'un bar de nuit, à Londres.

Haine raciale, violence sociale

Hall remonte alors le fil de ses souvenirs, et d'une constellation familiale et amicale qui compose un extraordinaire tableau du Harlem des années 1950-1960, et d'une Amérique encore ségrégationniste, rongée par la haine raciale, la violence sociale, et où l'homosexualité est encore un tabou.

Dans cette constellation apparaissent Arthur, le chanteur prodige, et les trois amis avec lesquels il forme, à 15 ans, un quatuor de gospel, dont Hall deviendra le manager ; voici aussi Julia, l'amie d'enfance, prêcheuse évangéliste à 9 ans, fabuleux personnage de femme passée par les bas-fonds de l'existence avant de devenir un être lumineux ; et voici Jimmy, petit frère de Julia et amant d'Arthur, dont il ne parviendra pas à empêcher la descente aux enfers.

Elise Vigier fait un spectacle de presque trois heures gorgé de vie, de chair et d'âme, à l'image de la partition originelle

De ce roman de 700 pages, Elise Vigier, accompagnée par le dramaturge Kevin Keiss, qui a retraduit et adapté le livre, fait un spectacle de presque trois heures gorgé de vie, de chair et d'âme, à l'image de la partition originelle. Son dispositif de mise en scène est simple, mais fonctionne bien. Dans la boîte noire du théâtre, des panneaux coulissants s'ouvrent et se ferment, et ménagent des espaces ou des surfaces de projection pour les belles images qu'Elise Vigier et son équipe sont allées tourner à Harlem, ou pour les documents d'archives qui émaillent le spectacle.

Et puis il y a la musique, qui joue un rôle fondamental dans l'histoire. Le poète et slammeur américain Saul Williams a composé cette partition où se mêlent musique originale, bribes de sons d'archives et des chants traditionnels qui prennent aux tripes.

Mais surtout, Elise Vigier a réuni une excellente distribution d'acteurs noirs. Ludmilla Dabo (Julia), Jean-Christophe Folly (Hall), Nicolas Giret-Famin (Jimmy), Makita Samba (Arthur), William Edimo et Nanténé Traoré portent cette histoire de tout leur cœur et leur talent. C'est une sensibilité particulière qui s'exprime ici, généreuse, blessée, flamboyante, et pas un prêchi-prêcha technocratique sur la « diversité ». Et c'est cette sensibilité qui fait de la question noire ou de la question homosexuelle des universels concernant la vie de chacun.

CRITIQUE

«HARLEM QUARTET», JAMES BALDWIN EN CHAIRE ET EN NOTES

Par Jérémy Piette (<http://www.liberation.fr/auteur/17350-jeremy-piette>)

— 12 novembre 2017 à 17:06

Créée à Créteil, l'adaptation du sixième roman de l'Américain par Elise Vigier envoûte par son intensité poétique.



«On l'avait retrouvé gisant dans une mare de sang [...] une tempête, une violence, un prodige de sang : son sang, le sang de mon frère, le sang de mon frère ! Mon sang.» Hall Montana, l'air assombri, entame vivement le récit de *Harlem Quartet* avec la disparition brutale d'Arthur, son petit frère, à 39 ans. Ce redoutable chanteur de gospel avec le «sourire d'un champion et la voix d'un samedi soir» s'est éteint au crépuscule d'un chant d'amour. Hall se rappelle son frangin, ce satellite en orbite d'une famille, à la fois liée et éclatée, issue de la communauté noire-américaine des années 50-70 touchée de plein fouet par le racisme et l'intolérance. Arthur, la star du groupe «les Trompettes de Sion», a parcouru les Etats-Unis jusqu'à toucher un Sud qui ne lui a certainement pas fait oublier sa couleur de peau. Il ressent très rapidement les injustices, son désir pour les hommes, les maléfices de l'alcool et l'enivrement de la musique.

Prières.

La pièce créée par Elise Vigier à la Maison des arts de Créteil est tirée du sixième roman de James Baldwin (paru aux Etats-Unis sous le titre *Just Above My Head* en 1979). L'auteur noir-américain - dont l'œuvre a fort heureusement gagné en visibilité cette année (entre autres avec le documentaire de Raoul Peck *I Am Not Your Negro*) - a quitté l'Amérique et sa ségrégation raciale en 1948, rejoignant la France à 24 ans. L'écriture de Baldwin prend littéralement corps avec cette adaptation où l'intensité du jeu des comédiens délivre une épaisseur tout autre : ses mots coupent à la lecture, effraient souvent. Prononcés, accentués, criés, ils provoquent une tension similaire. Toutefois, ils déclenchent aussi le rire, un relâchement curieux qui n'est pas sans intérêt.

Derrière Hall, qui se fait narrateur, les routes de Harlem abîmée défilent sur un écran qui s'ouvre pour laisser place aux réminiscences, aux ferventes prières et aux sentiers parcourus par Arthur et son frère protecteur, ensemble ou séparément. Les compositions du poète et rappeur américain Saul Williams accompagnent ces fragments de récit, joués par les musiciens Manu Léonard et Marc Sens, tous deux présents sur scène. Enveloppé par cette suave litanie, *Harlem Quartet* se glisse dans notre lit comme un spectre qui n'en aurait pas fini avec le monde des vivants.

Amant.

On retourne dans les années 50, les Montana font connaissance avec la famille Miller et leur fille évangéliste Julia, ainsi que Jimmy le petit frère rejeté. Julia prêche, Julia crie, ordonne même. L'intense Ludmilla Dabo qui l'interprète délivre d'incroyables plaintes de sa voix brûlante. On regrette parfois cette manière de fendre l'air pour prêcher. Car la Julia du roman, installée sur sa chaire, sait normalement captiver sans trop s'agiter (c'est là tout son pouvoir angoissant). Quand Ludmilla Dabo se meut avec plus de précaution et de retenue, elle y gagne en émotions. La langue de Baldwin, crue et clairvoyante, poétique et pointue, emplit les poumons de Hall qui lance les mots en boucle. Le comédien Jean-Christophe Folly excelle à le faire, quand il nous prend à partie, le regard en abîme, nous attire dans ses blessures et ses réflexions. Son petit frère Arthur (Makita Samba) remet en question sa sexualité, déroule ses peines, ses désirs et ses cris en un gospel déchirant, plus tard retrouve le Jimmy de la famille Miller et en fait son amant. Le dispositif scénographique en une série de panneaux coulissants alterne avec dextérité scènes de vie in situ et séquences vidéo qu'Elise Vigier est allée filmer à Harlem en 2015.

La frénésie de cette mise en scène, poupée russe de la mémoire, prend toutefois le risque par sa virtuosité (lumières, chants et transitions athlétiques) de nous éjecter de la tempête. On aurait aussi bien vu, étiré en un long rêve émouvant, un instant précis du roman. Ici, la succession d'instant musicaux, vidéos, pleurs, paroles à toute vitesse sait tout autant emporter qu'étourdir. Mais Elise Vigier arrive à capter ce qu'il y a de doutes, de peurs et de douceur chantés dans l'écriture de l'auteur. Le cœur plein d'érotisme et de poésie de Baldwin, qui bat dans cette adaptation peut-être trop rapidement, se pose quoi qu'il en soit contre nous, «*tenu comme un homme et bercé comme un enfant, libre*».

Jérémy Piette (<http://www.liberation.fr/auteur/17350-jeremy-piette>)

Harlem Quartet de James Baldwin m.s. Elise Vigier. Du 16 au 18 novembre au TNB, Rennes (35) dans le cadre du festival Mettre en scène. Puis en tournée jusqu'en mars.

Harlem quartet, hymne à l'amour et la liberté

Festival du TNB. Sortie de la première promotion de l'école du TNB, Élise Vigier, du collectif Les Lucioles présente *Harlem Quartet* d'après le roman de l'écrivain noir américain James Baldwin.



Élise Vigier, metteuse en scène.

« J'ai lu ce livre quand j'avais 20 ans. J'ai été bouleversée, par cette écriture magnifique, cette histoire qui décline l'amour. Il fait partie de ces livres qui changent une vie », confie Élise Vigier.

Vingt ans plus tard, « sans doute en raison du contexte social et politique actuel », la Rennaise décide de monter *Harlem Quartet*, adapté du roman *Just above my head* de James Baldwin, (1924- 1987), auteur d'une œuvre majeure sur les relations raciales aux États-Unis. Elle ne sait pas encore que Raoul Peck va consacrer un documentaire *I Am Not Your Negro*, à cet auteur noir, homosexuel, né dans une famille modeste de Harlem, devenue figure de l'activisme noir, et de la défense des droits civiques dans son pays.

Le documentaire a rencontré un vif succès, depuis les livres de James Baldwin sont réédités, « ce qui nous amène un public qui ne serait pas venu par hasard, se félicite Élise Vigier. Car si aux États-Unis, les lycéens étudient son œuvre, James Baldwin est mal connu en France ».

Harlem quartet, écrit en 1978, retrace le destin de deux familles de Harlem, et en particulier de quatre adolescents. C'est Hall Montana qui se souvient, raconte la vie de sa famille, de ses amis, de la commu-



Harlem Quartet, jusqu'à samedi.

nauté noire américaine dans les années 1950-1960, marquée par la ségrégation raciale.

C'est un hymne, un chant d'amour de Hall à son jeune frère, mort brutalement à l'âge de 39 ans, et à ses proches, « c'est dramatique mais avec des moments drôles, nourris de l'énergie vitale et solaire de l'amour et de l'amitié », explique Élise Vigier, qui propose une adaptation « à la fois fidèle et infidèle » de ce roman de 800 pages.

Quel monde laisse-t-on ?

« La pensée de James Baldwin est

forte et résonne encore malheureusement aujourd'hui. C'est intéressant que le théâtre public et contemporain lui donne la parole. Il était très soucieux de la transmission, de cette question : Quel monde laisse-t-on ? »

Élise Vigier a fait deux voyages à Harlem, en sens inverse de James Baldwin qui à 24 ans. Elle a quitté l'Amérique et sa ségrégation raciale, pour rejoindre la France. Au texte, interprété par six comédiens, s'ajoute la musique jouée par deux musiciens au plateau, Manu Léonard et Marc Sens, qui avec guitare électrique,

basse et machines, interprètent les compositions du poète slameur afro punk américain Saul Williams.

« Avec l'idée non pas de proposer une reconstitution historique, mais un point de vue d'aujourd'hui. »

Agnès LE MORVAN

Jeudi 16 novembre et vendredi 17 novembre, à 21 h, samedi 18 novembre, à 18 h, au Grand logis, à Bruz, 11 €.

Plongée dans l'Amérique des années 1950



On a aimé

Dès les premiers mots d'*Harlem Quartet*, on est pris par la main. Hall, Américain noir, raconte la mort insensée de son frère. Il remonte le fil des années pour comprendre comment l'horreur a pu arriver.

Arthur est là chantant comme un dieu. Avec ses copains de gospel, l'ado se retrouve à faire le tour du pays pour donner des concerts. Mais les États-Unis, c'est la ségrégation, le tabou de l'homosexualité, un échiquier en noir et blanc où il faut lutter

pour trouver sa place.

La mise en scène, très rythmée, entremêle moments intimes, scènes collectives, humour, tendresse, violence. Les deux musiciens, les très belles voix des actrices et acteurs, les vidéos ajoutent chair à l'atmosphère.

Les textes de l'écrivain James Baldwin claquent avec élégance et intelligence, servis par des comédiens toujours justes.

Karin CHERLONEIX.

Samedi, à 18 h, *Harlem quartet*. Le grand logis à Bruz. 11 €.